

Débris

TITRE ORIGINAL

Debris

TRAITS D'UNION

27 NOUVELLES PIÈCES D'EUROPE

Manifestation organisée dans le cadre de la Saison culturelle européenne en France (1^{er} juillet-31 décembre 2008).

Mise en œuvre par CULTURESFRANCE avec la Maison Antoine-Vitez.

En collaboration avec : le Festival d'Avignon, France Culture, La Mousson d'été, l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

Avec le soutien de : l'Atelier européen de la traduction, l'Union des théâtres de l'Europe et la SACD.



La pièce *Débris* est une commande de la MEEC (Maison européenne des écritures contemporaines). Elle a reçu le soutien du British Council.



Couverture : www.micheldelon.fr

Debris © 2004, Dennis Kelly, pour la version originale
Édition originale : Oberon Books, Londres (Royaume-Uni)

© 2008, éditions Théâtrales, pour la traduction française,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur, de ses traducteurs ou de ses ayants droit. Pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de Débris, une demande d'autorisation devra être adressée à L'Arche Éditeur (Paris, contact@arche-editeur.com).

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-84260-281-9

Dennis Kelly

Débris

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR PHILIPPE LE MOINE ET PAULINE SALES

ROYAUME-UNI

éditions
THEATRALES
CULTURESFRANCE

Dans le cadre de Traits d'Union, le texte Débris a été lu au Festival d'Avignon, en juillet 2008. Cette lecture a été enregistrée par France Culture et diffusée en août 2008. La première lecture publique, dirigée par Véronique Bellegarde, a eu lieu à Pont-à-Mousson, le 25 août 2007.

CRUSUICIFIXION

MICHAEL.- Le jour de mon seizième anniversaire mon père a érigé une croix de quatre mètres cinquante dans notre salon.

Au départ, il pense juste percer un trou dans le plafond mais il mesure rapidement le manque d'impact dramatique et préfère alors se débarrasser du plafond tout entier. Renversé dans un Caddie qu'il a pris soin de surélever, il attaque au marteau-piqueur. Peu à peu, des pans du plafond, de la poussière et des bribes de moquette de l'appartement du dessus tombent sur ses épaules comme une pluie de pellicules. Ensuite, il fixe des équerres de trente centimètres au dos de la croix et les visse dans le mur. Comme ça, la croix semble tenir toute seule.

C'est grandiose, vraiment, à peine gâché par les maquettes d'avions de chasse et les chiots encadrés, sans parler du papier peint dégueulasse de l'appartement du dessus.

Le repose-pieds de la croix est à plus de deux mètres du sol et mon père, grand amateur d'œufs au bacon, est un gros lard. Je ne sais trop comment mais il y parvient. Il doit maintenant y rester. Le problème est que le repose-pieds est plutôt petit et incliné à quarante-cinq degrés. Mais papa, toujours aussi prévoyant, a pensé à tout : deux sangles de cuir l'attendent à hauteur de torse. Il s'attache, nu, tire un bracelet en plastique - comme ceux des flics américains - et fixe son bras gauche à la poutre. Ensuite... ensuite il actionne un levier, et là c'est la partie la plus ingénieuse de tout le dispositif, un échafaudage vient lentement se mettre en place pendant qu'il glisse sa main droite dans un autre bracelet en plastique. L'échafaudage, ballet subtil de leviers, poulies, cordes et morceaux de scotch, avance doucement sur de petits rails que papa a pris soin de débarrasser auparavant des restes de gravats et de meubles désossés. L'échafaudage, légèrement vacillant, s'immobilise, prêt à l'emploi.

Face à la bouche de mon père il y a maintenant quatre bâtonnets de bois. Chacun peint d'une couleur différente, bleu rouge jaune et vert (j'ai découvert par la suite qu'il avait utilisé de la peinture non toxique

en cas d'ingestion – une précaution très touchante). Ces bâtonnets sont d'anciens bâtons d'esquimaux, si on regarde bien – ce que je n'ai pas fait – on peut encore lire la marque dessus. Ça y est, l'heure est venue. Mon père, solidement attaché à son chef-d'œuvre, étire démesurément le cou, prêt à atteindre le bâtonnet bleu avec ses dents.

Ce fut sans doute l'instant crucial, secondes marquées par l'hésitation et l'angoisse. Toujours est-il qu'il le fait, il mord le bâtonnet bleu. Alors, comme dans un effet de dominos, des leviers claquent, des cordes se tendent, des billes roulent, et actionnent le pistolet à clous placé au niveau de la paume gauche de mon père enfonçant directement un clou de quinze centimètres à travers sa chair et le bois de la poutre.

Il hurle.

Putain, ça fait mal, ça fait vraiment mal. Vous imaginez le choc sur le visage de mon père alors qu'une décharge de douleur lui éclate le cerveau. La chair se déchire, les os fragiles de la paume cèdent sous cette intrusion blasphématoire d'acier qui transperce sa main. Vous l'imaginez suffoquant, cherchant son souffle. Vous imaginez ses bredouillements et ses sanglots. Vous ne l'imaginez pas mordant la languette rouge? Pourtant il le fait. Il le fait et sa main droite est clouée à son tour.

Il hurle.

Ça devrait suffire. Vous ne trouvez pas que ça suffit? Papa, non, s'il te plaît, arrête, pas le bâtonnet jaune, s'il te plaît, papa, arrête, tu me fais peur – papa non! Et pourtant si! Il tire dessus avec ses dents et un clou encore plus grand s'abat sur les os des deux pieds, les empalant à quarante-cinq degrés. Ainsi se conclut la crucifixion. Le silence est total à l'exception de la respiration sifflante de mon père et du goutte-à-goutte de son sang sur le sol.

Après ce qui ressemble à un siècle, mon père se ressaisit, prêt pour le bâtonnet vert. Il avance tout doucement la tête, happe la languette et la mord avec le peu de forces qu'il lui reste. Une cheville est délogée, l'échafaudage vacille, puis s'écroule peu à peu avant de s'effondrer sourdement dans un nuage de poussière.

Pause.

Quatre heures plus tard la porte du salon s'ouvre et je fais mon entrée. Pas de cadeau, pas de crème glacée, pas de gâteau d'anniversaire, pas de vodka, pas de bande d'ados boutonneux et incompris, pas de flopée d'enfants hurlants joyeux anniversaire, simplement une montagne de gravas, un échafaudage à terre et mon père mourant crucifié. Le jour de mon seizième anniversaire. Bonjour mon entrée dans l'âge adulte.

Hésitant je me glisse sur le lieu du désastre, alors que mon père émerge lentement de son agonie et baisse les yeux sur moi. Il est très pâle. Presque bleu. Sa peau blanche et luisante comme de la pâte à pain. Le contenu de ses entrailles a coulé derrière ses jambes et sur la croix. Des sifflements et des gargouillis s'échappent de ses poumons gorgés de liquide. De la morve, de la sueur et de la salive dégoulinent le long de ses bajoues grasses. L'adrénaline et la douleur ont considérablement rapetissé son pénis et les entailles de ses pieds se sont élargies sous son propre poids. Mon vieux n'est pourtant pas stupide. Voyez ce qu'il a construit, voyez ce qu'il a réussi à faire, son art du détail – souvenez-vous de la peinture. Il connaît exactement le temps qu'il faut pour mourir en croix. Il connaît l'heure exacte à laquelle je vais ouvrir la porte. Je ne dis pas que c'est un appel à l'aide, je ne dis pas que c'est une farce qui a mal tourné, je ne dis pas que c'est un geste d'accusation, ce que je dis c'est que quand je l'ai regardé, ses yeux n'étaient pas ceux d'un suicidé. Là, maintenant, il me regarde et il rassemble ce qu'il lui reste de forces. Ça y est, nous y voilà, l'instant qui va couronner de gloire ses efforts : il doit le trouver en lui-même, il le faut, il le faut. Il relève la tête millimètre par millimètre, il ouvre la bouche, de la salive et de la bile tombent et éclaboussent le sol à ses pieds quand, surgi quelque part du tréfonds de ce corps, un son, une voix s'élève, une phrase :

« Mon fils, mon fils, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Et comme ses mots s'évaporent, sa tête retombe sur sa poitrine. Voilà. Il l'a fait. C'est fini. C'est le repos. C'est fini. Du moins c'est ce qu'il croit. Je le regarde. Non, vraiment, Jésus ne pouvait pas ressembler à ça ? Notre seigneur avait sûrement un peu plus de style, un peu plus d'allure, un peu plus de classe. Lui a vraiment l'air dégoûtant, là-haut sur sa croix de quatre mètres cinquante, la tête dans un appartement, les pieds dans l'autre. Il croit que c'est fini. Mais non.

Je dis : « Pardonne-moi mon père, car je ne sais pas ce que je fais » et je recule pas à pas. Ça fait son chemin à travers sa douleur. Je me vois envahir goutte à goutte son cerveau. Je suis presque arrivé à la porte. Il me regarde soudain, une terreur absolue dans les yeux. Je sors délicatement et referme la porte derrière moi.